

## **RACINE INTERROGÉ**

*A Sava Lolov*

MOI

Phèdre, aux yeux de certains, est la meilleure de vos tragédies.

LUI

Je laisse, et aux lecteurs, et au temps, à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise à jour que dans celle-ci. Les moindres fautes y sont sévèrement punies. La seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même. Les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses. Les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause. Et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité.

MOI

Vous n'aviez donc que le souci d'instruire?

LUI

C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer. Et c'est ce que les premiers poètes tragiques avaient en vue sur toute chose.

MOI

Le théâtre était donc pour les Grecs un moyen d'inspirer la vertu?

LUI

Leur théâtre était une école où la vertu n'était pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poème dramatique. Et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignait pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide.

MOI

Vous soumettiez vous-même les vôtres au jugement du père Bouhours.

LUI

Il est vrai pour les fautes que je pouvais avoir faites contre la langue, dont il était un de plus excellents maîtres.

MOI

Mais, outre ces corrections sur la langue, ne vous a-t-il point repris sur les propos tenus par vos personnages?

LUI

S'il trouvait quelques fautes d'une autre nature, je le priais d'avoir la bonté de me les marquer sans indulgence.

MOI

Et vous vous êtes rendu à ses raisons?

LUI

Autant qu'aux remarques du père Rapin.

MOI

Et à celles de Boileau.

LUI

Vous n'ignorez pas qu'il m'a fait retrancher une scène dans *Britannicus*.

MOI

La tragédie est donc faite pour plaire et instruire à la fois?

LUI

Il serait à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux des poètes grecs. Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée, et qui jugeraient sans doute plus favorablement si les auteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivaient en cela la véritable intention de la tragédie.

MOI

Le théâtre d'Euripide était donc pour vous une école de vertu?

LUI

Quand je ne lui devrais que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur.

MOI

Le public peut éprouver la compassion et la terreur, mais je ne suis pas assuré qu'il estime Phèdre raisonnable.

LUI

Telle était pourtant mon intention. Car enfin, Phèdre n'est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente.

MOI

N'en est-il pas ainsi de tout être?

LUI

Certes, et elle est engagée par sa destinée et par la colère de dieux, dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première : elle fait tous ses efforts pour la surmonter; elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne, et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté.

MOI

Mais pourquoi cette colère et cette punition des dieux?

LUI

J'ai pris la fable en l'état où je l'ai trouvée.

MOI

Mais ne vous êtes-vous jamais interrogé sur les raisons de cette haine divine?

LUI

La haine de Vénus?

MOI

Oui, la même qui règne déjà dans *Andromaque*. Car Hermione, Oreste et Pylade, comme Phèdre descendent de Minos et de Pasiphaé.

LUI

C'est vrai qu'ils en descendent par Catrée.

MOI

C'est donc la haine de Vénus qui est commune à *Andromaque* et à *Phèdre*, votre premier et votre dernier chefs-d'oeuvre profanes.

LUI

Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à suivre exactement Euripide.

MOI

Il vous a toujours servi de modèle?

LUI

J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été les plus approuvés dans mes tragédies; et je l'avoue d'autant plus volontiers que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité.

MOI

Comme vous entendiez le grec, vous n'avez eu que le souci de les traduire en français.

LUI

J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles.

MOI

C'est donc cette constance de l'esprit humain qui vous a permis de retranscrire ce qui avaient été proféré dans une autre langue et dans un autre temps.

LUI

Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes; mes spectateurs ont été émus des même choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes Euripide était extrêmement tragique, c'est-à-dire qu'il savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

MOI

Oui, mais la forme française, quoique imitée du grec, venait bien de vous. Et vous n'avez pas manqué d'en être satisfait.

LUI

Je ne vous dissimulerai point que, dans la chaleur de la composition, on ne soit quelquefois content de soi.

MOI

Cela est bien légitime.

LUI

Mais, et vous pouvez m'en croire, lorsqu'on jette le lendemain les yeux sur son

ouvrage, on est tout étonné de ne plus rien trouver de bon dans ce qu'on admirait la veille.

MOI

Et vous avez remis vingt fois votre ouvrage sur le métier.

LUI

Plus de vingt fois, et, quand on vient à considérer, quelque bien qu'on ait fait, qu'on aurait pu mieux faire, et combien on est éloigné de la perfection, on est souvent découragé.

MOI

C'est le sort de tout artiste.

LUI

Outre cela, quoique les applaudissements que j'ai reçus m'aient beaucoup flatté, la moindre critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de chagrin que toutes les louanges ne m'ont fait de plaisir.

MOI

Surtout quand leurs auteurs étaient des ignorants.

LUI

Il n'y a rien de plus injuste qu'un ignorant : il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien; il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas; il s'attaque même aux endroits les plus éclatants pour faire croire qu'il a de l'esprit; et, pour peu que nous résistions à ses sentiments, il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelques fois plus de vanité d'une critique fort mauvaise que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

MOI

Mais pourquoi vous êtes-vous exposé de la sorte?

LUI

Par vanité, sans doute.

MOI

Et par l'humilité qui consiste à se référer toujours aux suffrages d'autrui.

LUI

Il est vrai que j'y étais préparé par ces messieurs de Port-Royal.

MOI

Mais dans le commerce des hommes, on a su vous chérir.

LUI

Ne croyez pas que ce soient mes vers qui m'attiraient toutes ces caresses. Corneille a fait des vers cent fois plus beaux que les miens, et cependant personne ne le regardait.

MOI

Manquait-il d'attrait?

LUI

Non, mais on ne l'aimait que dans la bouche de ses acteurs; au lieu que, sans fatiguer les gens du monde du récit de mes ouvrages, dont je ne leur parlais

jamais, je me contentais de leur tenir des propos amusants, et de les entretenir des choses qui leur plaisaient. Mon talent avec eux n'était pas de leur faire sentir que j'avais de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en avaient.

MOI

Blaise Pascal vous rejoint sur ce point

LUI

En quels termes?

MOI

« Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, de sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous la fait sentir, car il ne nous a point fait montre de son bien, mais du nôtre. Et ainsi ce bienfait nous le rend aimable, outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le coeur à l'aimer. »

LUI

Certes, mais je ne parle pas de l'œuvre, qui, peut-être incite le lecteur à pousser plus avant sa réflexion, mais du siècle, où il faut se résoudre à vivre. Ainsi quand on voyait M. le Duc passer souvent des heures entières avec moi, vous eussiez été étonné, si vous aviez été présent, de voir que souvent il en sortait sans que j'eusse dit quatre paroles; mais peu à peu je le mettais en humeur de causer, et il sortait de chez moi encore plus satisfait de lui que de moi.

MOI

Sur ce point, je ne serai pas votre dupe. Ce que j'ai à dire ne m'intéresse guère, ni vous non plus, s'il n'est agrémenté de réflexions sur le mystère de l'être.

LUI

C'est sur l'Être infini qui nous a créés que repose le seul mystère.

MOI

Mais comment le connaître sinon par l'être limité que nous sommes ?

LUI

Peut-on raisonner juste alors qu'on est soi-même en butte à tant d'erreurs?

MOI

Peut-être que la raison ne suffit pas pour en appréhender l'entière connaissance.

LUI

Il Y faut aussi du cœur.

MOI

Vous avez donc aimé vos créatures.

LUI

Je le reconnais. Mais point autant que mes enfants, qui avaient à vivre dans le péril du monde.

MOI

Vos personnages avaient achevé leur destin, auquel vous n'aviez point de part. Vous étiez libre alors de les faire parler pour justifier en quelque sorte leur conduite.

LUI

J'ai commis cette imprudence.

MOI

Nul ne vous en fait le reproche.

LUI

J'ai fait détruire un jour le livre qui contenait toutes ces paroles.

MOI

Comment cela?

LUI

J'avais rempli de corrections un exemplaire de mon théâtre, que je fis brûler par mon fils deux jours avant ma mort. Je crus devoir faire alors à la religion le sacrifice d'un travail qui n'avait pour objet qu'une gloire frivole.

MOI

Mais il n'était plus en votre pouvoir de les réduire au silence. Vous aviez fait parler des êtres à qui ces mots appartenaient.

LUI

Je les ai observés. J'imaginai ce qu'ils pouvaient dire.

MOI

Il était plus conforme à votre désir de laisser parler Oreste que ce M. le Duc, voilà pourquoi vous vous taisiez en sa présence. Et votre oreille s'ouvrait plus volontiers à la voix de Phèdre qu'à celle de Mme de Maintenon. Car enfin le jour où vous avez eu l'imprudence de parler avec elle de politique, et qu'elle vous fit écrire ce que vous lui disiez, cela vous valut la disgrâce du Roi.

LUI

Comment ne pas le reconnaître, à présent qu'ils sont morts.

MOI

Et votre Hermione continue de nous parler.

LUI

Dit-elle encore ces choses épouvantables?

MOI

Elle n'est pas la seule.

LUI

Je me suis avisé un jour qu'à peindre avec trop de vérité les égarements de mes personnages, le public retenait moins la morale de la fable que la séduction de leurs erreurs.

MOI

D'où l'ambiguïté de la représentation tragique.

LUI

J'ai pensé que les auteurs des pièces de théâtre étaient des empoisonneurs publics.

MOI

C'est ce que pensait M. Nicole. Il disait qu'un poète de théâtre est un

empoisonneur public, non des corps, mais des âmes de fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels, ou qu'il a pu causer en effet, ou qu'il a pu causer par ses écrits pernicioeux.

LUI

M. Nicole avait raison.

MOI

Et vous étiez peut-être, selon, lui, le plus dangereux de ces empoisonneurs, puisqu'il ajoute : Plus il a eu soin de couvrir d'un voile d'honnêteté les passions criminelles qu'il y décrit, plus il les a rendues dangereuses et capables de surprendre et de corrompre les âmes simples et innocentes.

LUI

Lorsque M. Nicole a déclaré cela, je n'avais rien encore produit pour le théâtre.

MOI

Il vous indiquait bien ce qu'il fallait ne pas faire.

LUI

Je ne voulais pas l'entendre.

MOI

Ces sortes de péchés sont d'autant plus effroyables qu'ils sont toujours subsistants, parce que ces livres ne périssent pas, et qu'ils répandent toujours le même venin dans ceux qui les lisent.

LUI

Vous parlez comme M. Nicole.

MOI

C'est à lui que j'empruntais ces mots. Et le voile d'honnêteté que vous avez jeté sur Phèdre désignait votre ouvrage avant qu'il fût écrit.

LUI

La vivacité de mes remords m'inspira le dessein de me faire chartreux. Mais un saint prêtre de ma paroisse, docteur en Sorbonne, que je pris pour confesseur, trouva ce parti trop violent.

MOI

Comme il voyait juste!

LUI

Il me représenta qu'un caractère tel que le mien ne soutiendrait pas longtemps la solitude, que je ferais plus prudemment de rester dans le monde, et d'éviter les dangers en me mariant à une personne remplie de piété, que la société d'une épouse sage m'obligerait à rompre avec toutes les pernicioeux sociétés où l'amour du théâtre m'avait entraîné.

MOI

Et ce mariage vous a-t-il pacifié?

LUI

Il m'a donné bien du souci. J'ai eu sept enfants.

MOI

Et vous avez produit encore deux pièces.

LUI

Il est vrai, pour répondre à la demande de Mme de Maintenon.

MOI

Mais dans *Esther* et *Athalie*, vous ne pouviez plus imiter Euripide.

LUI

J'ai trouvé mon modèle dans l'Écriture Sainte.

MOI

Et dans la vraisemblance pour faire parler à la fois Athalie, reine de Juda, un prophète et un enfant de sept ans.

LUI

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui ne soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais quand j'aurais été un peu au-delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un Grand Prêtre, qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avait instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté.

MOI

Quel scrupule!

LUI

Il n'en était pas de même des enfants des Juifs que de la plupart des nôtres: on leur apprenait les saintes lettres, non seulement dès qu'ils avaient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, *dès la mamelle*. Chaque Juif était obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier.

MOI

Pour la prophétie de Joad, quel fut votre modèle?

LUI

On trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un prophète inspiré par Dieu, et qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes mêmes.

MOI

Et l'histoire vous permettait de prophétiser à bon compte.

LUI

J'ai donc supposé qu'il voyait en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente années d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur du Grand prêtre.

MOI

Il est vrai qu'il fut plus abominable encore qu'Athalie.

LUI

Ce meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui arrivèrent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire.

MOI

Ne croyez-vous point qu'il en est aujourd'hui de même dans nos cathédrales?

LUI

Je ne suis point à même d'en juger.

MOI

Mais le fils de David pourrait dire comme Athalie :

Impitoyable Dieu, toi seul a tout conduit.

LUI

Cette parole me paraît une sorte de blasphème.

MOI

Dans le Livre des Rois, elle dit simplement : « Trahison, trahison! »

LUI

Je le reconnais.

MOI

Mais, cette fois, c'est vous qui inventiez les paroles qu'elle profère.

LUI

Dans quels égarements me suis-je aventuré!

....

## **NOTES DE STAGES RETROUVÉES**

### **SUR ANDROMAQUE**

Pour rompre avec la suprématie du metteur en scène omniscient, seul détenteur des secrets d'une oeuvre qu'il s'approprie pour y projeter ses propres fantasmes avec la collaboration accessoire d'interprètes occasionnels, - huit jeunes comédiens, réunis par le talent et la ferveur, ont interrogé ensemble la Grèce à travers le rêve qu'en fit Racine pour lui donner forme dans une représentation où chacun d'eux participe à la conception globale de l'oeuvre.

Ainsi naquit le projet d'*Andromaque*, premier chef d'oeuvre d'un jeune auteur de Vingt-huit ans.

Derrière la fable grecque et l'oeuvre racinienne, le thème majeur qui s'est imposé comme ressort et support de l'intrigue est l'AMOUR PASSION, placé au rang de puissance primordiale qui frappe les humains comme présence étrangère, intruse, dont ils doivent résoudre l'énigme, comme Oedipe celle du Sphinx.

Pour donner un visage à cette fatalité, Vénus naquit dans l'esprit des hommes, Vénus qui protège et séduit les uns, Vénus qui tourmente et châtie les autres avec le suprême arbitraire des dieux qui n'ont de compte à rendre à quiconque.

*Ô haine de Vénus! Ô fatale colère !*

Ce cri de Phèdre est implicitement poussé par Hermione et par Oreste qui descendent comme elle de Minos et de Pasiphaé, et par Pyrrhus qui a mis à sac la Phrygie, que protégeait Vénus. Voilà pourquoi la déesse triomphe du conquérant de Troie en rallumant en son coeur un brasier aussi pervers que la tunique de Nessus.

*Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.*

Et l'on comprend soudain que la brûlure de l'amour passion est personnifiée par Vulcain, l'époux de Vénus, et que la guerre lui est associée par les amours de Vénus et de Mars.

La fable nous dit que la guerre de Troie fut déclenchée par le rapt d'Hélène que Pâris put accomplir avec la complicité de Vénus qui le protégeait pour l'avoir choisie entre trois déesses. Cette guerre qui dura dix ans entre la Grèce et la Phrygie n'est finalement que l'allégorie du combat que mène l'homme entre la raison et l'instinct, la clairvoyance et l'aveuglement, l'ordre et le chaos.

Les comédiens ont donc tenu à représenter à la fois l'ordre par la perfection du phrasé racinien et la statuaire grecque, qui en est l'origine et le prolongement,--et le chaos par leur vérité intérieure dans leur conflit passionnel.

## **LA VOIX DE RACINE.**

Brusque ou flexible, prolix ou laconique - Racine - un point d'aboutissement de la langue française tel qu'il semble à lui seul en être le dépositaire, et que tout poète français ne peut manquer un jour de produire un vers qu'il aurait pu signer, comme celui-ci de Baudelaire, que débusque Proust :

*Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte.*

Racine, ainsi qu'avec le marbre de Carrare Michel-Ange opposa le visage du Crépuscule à peine ébauché au visage lisse de l'Aurore, fera sortir du verbe ses contrastes. De Titus, qui, un instant, balbutie des mots sans suite, à Joad, prophétisant d'un souffle large l'avenir d'Israël, on peut mesurer l'étendue de la parole racinienne.

Entre ces deux extrêmes, la parole humaine la plus nue, sans signature, comme à peine surgie du mutisme :

*Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie.*

C'est la voix de Racine qui est proposée comme sujet d'étude à Marseille au cours de trois stages à tous ceux qui, en-deçà de l'intrigue d'une de ses tragédies ou du parcours d'un de ses personnages interrogent dans la disposition même des mots et des silences leur pouvoir d'évocation.

La diversité des tours syntaxiques incorporés au vers est le seul fil d'Ariane que nous laisse Racine pour nous aventurer dans le labyrinthe obscur des passions qu'il nous représente. C'est en même temps le seul corps vivant de ce personnage fictif, qui, sans l'acteur ne peut trouver son habitacle. Si le phrasé du comédien n'épouse pas les courbes et les arêtes vives du texte de Racine, une part essentielle du personnage échappe.

On a beaucoup parlé de la fluidité du verbe racinien, mais nul plus que lui n'a poussé si loin la recherche expressive dans la distribution savante et nuancée des césures, et, paradoxalement, dans l'irruption des silences qui interceptent la parole. Car, plus concrètement que la psychologie, les altérations du souffle et les pulsations cardiaques de l'être humain sont marquées par Racine dans la partition même qu'il nous offre.

C'est là que se situe une part essentielle de son génie, que je souhaiterais que nous découvriions ensemble.